

<b>Zeitschrift:</b>	Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Naturforschende Gesellschaft
<b>Band:</b>	49 (1865)
<b>Rubrik:</b>	Nécrologies

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## V

**NÉCROLOGIES**


---

**PYRAME-LOUIS MORIN**  
**DE GENÈVE**

---

La Société helvétique des sciences naturelles a perdu dans le courant de cette année l'un de ses membres ordinaires, M. Pyrame-Louis Morin, que la mort à enlevé à la science et à son pays avant qu'il eût accompli sa cinquantième année.

Pyrame-Louis Morin est né à Genève en mars 1815; il fut placé à l'âge de 10 ans dans l'institut de M. le pasteur Naville, à Vernier, où il fit ses premières études, puis il fut admis en 1832 comme étudiant à l'Académie de Genève, pour suivre l'ensemble des cours scientifiques qui constituait alors la Faculté de philosophie. Son goût pour la chimie, qui s'était développé pendant le cours de ces deux années d'études, lui tracait une voie toute naturelle, et il entra chez son oncle, M. Antoine Morin, pour y faire, comme élève en pharmacie, le premier apprentissage de sa nouvelle vocation. Morin passa ensuite deux années à l'Université de Zurich, où il devint préparateur de M. Lœwig et directeur du laboratoire de chimie pratique; il donna aussi dans cette ville des cours de chimie appliquée aux arts.

De là il se rendit à Berlin, où il eut l'avantage d'être placé sous la direction particulière de M. Mitscherlich; c'est pendant

son séjour à Berlin qu'il publia son premier mémoire scientifique, qui avait pour objet des recherches sur le bisulfure d'éthyle; ce travail fut inséré dans les *Annales de Poggendorff*. Il termina ses études pratiques à Paris, dans la pharmacie centrale, établissement qui avait alors à sa tête M. Soubeiran.

Pyrame Morin revint à Genève en 1840, pour s'y fixer comme pharmacien, et il subit, pour être admis comme tel, les examens en usage à cette époque; à cette occasion il fit, comme épreuve pratique, un travail analytique sur le quinquina rouge, dont les résultats n'ont pas été publiés. La plupart des mémoires publiés par Morin, dont la liste est donnée plus loin, ont été lus et présentés à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, entre autres ceux qui se rapportent à l'analyse des eaux de Saxon, et à la longue polémique qu'il eut à soutenir sur ce sujet. Dans sa deuxième analyse de ces eaux, publiée en 1853, il avait mis en évidence l'intermittence de l'iode dans cette source; ce résultat fut d'abord combattu par MM. Rivier et Fellenberg, qui pourtant ne tardèrent pas à reconnaître l'exactitude des faits avancés par Morin, et à se ranger à son opinion. Plus tard, M. Ossian Henri, dont le nom faisait autorité, soutint l'existence constante de l'iode, en prétendant qu'il était quelquefois masqué par un principe sulfureux. A cette occasion, Morin fit de nouvelles recherches et une étude complète du sujet; il prouva, entre autres, qu'il n'y avait aucun principe sulfureux dans l'eau de Saxon, et il établit d'une manière irréfutable, par une série d'analyses quantitatives très-nOMBREUSES, que l'existence constante de l'iode dans l'eau de Saxon était une illusion, et que l'intermittence était très-réelle.

Ainsi qu'on peut le voir par le titre des mémoires publiés par Morin, ses recherches étaient surtout dirigées vers un but pratique, et les nombreuses analyses qu'il a faites étaient entreprises en vue de l'application, plutôt que de la théorie. Mais, à l'exactitude de ses procédés de recherches analytiques,

on reconnaît le chimiste au courant de tous les progrès et de toutes les exigences de la science.

Quoique sa santé fût gravement atteinte depuis plus de deux ans, son zèle et son activité ne se ralentirent pas un seul instant, ce n'est qu'environ deux mois avant sa fin que les progrès de la maladie l'obligèrent à renoncer à ses occupations. Il succomba le 1<sup>er</sup> décembre 1864, après plusieurs mois de souffrance, emportant les regrets de ses collègues et de tous ceux qui l'avaient connu, et qui avaient pu apprécier en lui l'homme et le savant.

---

#### **Mémoires publiés par Pyrame Morin.**

- 1839. *Sur le bisulfure d'éthyle.* Poggendorff's Annalen ; Bibliothèque Universelle, tome 24.
- 1841. *Analyse des eaux-mères des salines de Bex.* Bibliothèque Universelle, tome 31 ; Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 27.
- 1841. *Analyse de l'eau minérale de la Caille, en Savoie.* Journal de Pharmacie et de Chimie (1842), tome 1, 3<sup>e</sup> série ; Bibliothèque Universelle, tome 36 ; Annales des Mines (1842).
- 1844. *Analyse de l'eau minérale de Saxon (Valais).* Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 6 ; Bibliothèque Universelle, tome 51 ; Annales des Mines (1844).
- 1845. *Recherches sur la digitale pourprée.* Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 7.
- 1845. *Rapport sur l'huile de foie de morue,* présenté en août à la section de médecine de la Société helvétique des Sciences naturelles.
- 1845. *Analyse de l'eau minérale naturelle de Louëche.* Bibliothèque Universelle, tome 56 ; Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 9 (1846—extrait).

1852. *Analyse de l'eau minérale de Coëse (Savoie)*. Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 21 (Extrait).
1853. *Nouvelle analyse de l'eau minérale naturelle de Saxon*. Bibliothèque Universelle, janvier 1853 ; Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 23 (Extrait).
1853. *De l'eau minérale de Saxon*. Bibliothèque Universelle (mai 1853).
1859. *Ueber das Mineralwasser von Saxon (Wallis)*. Erdmann, Journal für praktische Chemie, tome 73.
1859. *De l'eau minérale de Saxon dans le canton du Valais (Suisse)*. Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 36 (Extrait).
1861. *Analyse de l'eau minérale de la source Guillot à Evian (Savoie)*. Journal de Pharmacie et de Chimie, tome 40 (Extrait).

---

JAKOB-GABRIEL TROG

---

Am 7. Januar dieses Jahres verstarb in Thun der Nestor der schweizerischen Botaniker, Herr J. G. Trog, eines der ältesten Mitglieder der schweizerischen naturforschenden Gesellschaft, geboren in Thun den 15. Mai 1781. Seinen Vater, welcher das Buchbinderhandwerk ausübte, verlor er früh. Von sieben Kindern war er das einzige, welches das Kindesalter überlebte. Seine praktische, verständige Mutter überwachte in trefflicher Weise seine erste Erziehung. Nach Beendigung der Schulzeit begab sich Trog nach Lausanne in die Apotheke des Herrn Allamand, um dort die Pharmacie zu erlernen, und versah hierauf eine Gehülfenstelle in Mühlhausen. Inzwischen hatten sich die politischen Verhältnisse immer drohender gestaltet. Trog eilte in die Heimath zurück, um seine Dienste dem Vaterlande anzubieten, und wurde auch als Feldapotheker im Lazarethe zu Maus bei Neueneck stationirt. Nach den entscheidenden Ereignissen von Neueneck und Grauholz und der Wiederherstellung des Friedens begab er sich nach Strassburg und Paris, wo er seine Studien vollendete und mit grossem Eifer alle Hülfsmittel zur Erweiterung seiner naturwissenschaftlichen Kenntnisse benutzte. Im Jahr 1802 verehelichte sich Trog mit Fräulein Rosina Perceret von Yverdon und nahm zugleich eine Stellung im Geschäft seines Schwiegervaters an. Nach dem Tode des letztern siedelte das junge Paar nach Thun über und erwarb bald darauf die durch Todesfall erledigte Koch'sche Apotheke daselbst, welcher er nun beinah dreissig Jahre lang ununterbrochen vorstand. Ungestört konnte er sich nun seinem Berufe und seiner Lieblingsbeschäftigung, der Botanik, hingeben. Mit der Phanerogamenflora der Umgegend so wie des benachbarten Oberlandes bald vollständig vertraut,

richtete er sein Augenmerk vorzugsweise auf die damals noch wenig bekannten Pilze, die er zum Gegenstande eines ausdauernden, gründlichen Studiums machte. Eine sehr reichhaltige Sammlung, gegenwärtig Eigenthum des botanischen Gartens in Bern, zahlreiche Beobachtungen und Zeichnungen, zeugen von seinem unermüdlichen Fleisse.

Im Jahr 1834 trat er seine Apotheke an seinen Sohn ab, bewohnte fortan ein kleines Landhäuschen in der Nähe der Stadt, und benutzte die vermehrte Muse zur Vervollständigung seiner mykologischen Studien, zu welchen ihm die mannigfaltigen und waldreichen Umgebungen Thun's ein nie versiegendes Material darboten.

Die Resultate seiner Forschungen hat Trog in einer Reihe von Druckschriften niedergelegt, welche theils in den Mittheilungen der naturforschenden Gesellschaft, theils als selbstständige Werke erschienen sind.

1. *Mykologische Wanderungen* (Mittheilungen, 1843).
2. *Verzeichniss schweizerischer Schwämme* (Mittheilungen, 1844, 46, 50, 57). Diese für eine künftige Bearbeitung der schweizerischen Kryptogamen äusserst werthvolle Arbeit wird seither durch Herrn G. Otth in Bern fortgesetzt.
3. *Die essbaren, verdächtigen und giftigen Schwämme der Schweiz*, nach der Natur gezeichnet und gemalt von J. Bergner, beschrieben von J. G. Trog, 1845.
4. *Tabulæ analyticæ fungorum in Epicrisi vel Synopsi Hy menomycetum Friesiana descriptorum ad operis usum faciliorem collata*, 1846.
5. *Die Schwämme des Waldes* als Nahrungsmittel, 1848.
6. *Ueber die Entstehungsorte der Schwämme* (Mittheilungen, 1850).
7. *Beobachtungen im Gebiete der Pilzkunde* (Mittheilungen, 1852).

Diese vielfachen Arbeiten brachten Trog bald auch mit andern Mykologen in Verkehr und er stand namentlich mit fran-

zösischen und englischen Forschern (Berkeley, Montagne, Desmazières und andern) in lebhafter Correspondenz.

Nachdem er eine lange Reihe von Jahren hindurch an der Förderung der Pilzkunde thätigen Anteil genommen und nach und nach sein vorgerücktes Alter die selbstständigen Forschungen zu hemmen begann, verfolgte er noch mit lebhaftem Interesse die vielen neuen Entdeckungen, welche die vermehrte Anwendung des Mikroscops auf diesem Gebiete veranlasst hatte.

Trog war ein schön gewachsener, stattlicher Mann, dessen ganze Erscheinung einen wohlthuenden und zugleich imponirenden Eindruck machte. Von offenem, festem Charakter, streng sittlichem Lebenswandel, von ächter Frömmigkeit, dabei bescheiden und gegen Jedermann zuvorkommend, genoss er die allgemeine Achtung in einem selten erreichten Grade. Von seinen Mitbürgern wurde er bis zu seinem Ende mit den verschiedensten Aemtern und Ehrenstellen bedacht. Schon im Jahr 1806 Mitglied des grossen Rathes, wurde er 1815 Mitglied des kleinen Rathes und 1819 Polizeidirektor. Nach der politischen Umwälzung von 1830 legte er seine öffentlichen Stellen nieder und bekleidete dann nur noch in seinen letzten Jahren die Stelle eines Präsidenten des Kirchenvorstandes seiner Vaterstadt. Alle diese Aemter wurden von ihm mit der gewissenhaftesten Treue versehen. An den Bestrebungen gelehrter und gemeinnütziger Gesellschaften nahm er lebhaften Anteil. Im Jahr 1816 trat er der neu gegründeten schweizerischen naturforschenden Gesellschaft bei, deren Mitglied er während beinahe 50 Jahren blieb. 1823 trat er in die bernische ökonomische — 1843 in die Gartenbau — und 1844 in die bernische naturforschende Gesellschaft ein.

Alle jüngern Pflanzenfreunde und Botaniker, die mit Trog im Verkehr standen, werden sich dankbar der Aufmunterung und liebevollen Unterstützung erinnern, welche ihnen stets bei dem Hingeschiedenen zu Theil wurde; gerne theilte er von

seinen gesammelten Pflanzen mit, und eine besondere Freude war es ihm, auf kleineren mykologischen Wanderungen, seine Beobachtungen und jahrelangen Forschungen an Ort und Stelle mittheilen zu können.

Trog war immer heiter und erfreute sich eines guten Gedächtnisses und der besten Gesundheit bis in sein achtzigstes Jahr, wo allmählig die Altersschwäche überhand zu nehmen anfing. Eine harte Prüfung war ihm kurz vor seinem Hinscheid in dem Tode seines Sohnes beschieden, vermochte aber seinen ächt christlichen Sinn nicht zu umdüstern, der ihm dann auch in den letzten Kämpfen die wirksamste Stütze war.

Ein ungewöhnlich zahlreiches Leichengeleite begleitete seine irdische Hülle auf den hochgelegenen, aussichtsreichen Gottesacker der Stadt Thun und legte Zeugniss ab von der hohen Achtung, welche der Hingeschiedene als Mensch und Bürger genoss, während seine wissenschaftlichen Leistungen in weiten Kreisen längst die verdiente Anerkennung gefunden haben.

L. FISCHER, *Professor.*

## AMANZ GRESSLY

---

Amanz Gressly stammte aus einer angesehenen Familie des Schwarzbubenlandes im Canton Solothurn. Sein Vater Xaver Gressly war der älteste Sohn des bekannten Fabrikanten Stephan Gressly, welcher zur Zeit der französischen Revolution die Glasindustrie zuerst in den Canton Solothurn verpflanzte; seine Mutter, Margarita Glutz, gehörte einem Patrizier-Geschlechte der Stadt Solothurn zu. Als der älteste Sohn von acht Kindern ward Amanz Gressly den 17. Juli 1814 auf der « Schmelze » bei Bärschwyl geboren. Schon in früher Jugend zeigten sich seine ersten Anlagen zum Naturstudium, indem er als kleiner Knabe Steine sammelte und dieselben nach ihrem äusseren Ansehen ordnete, mit seinen Kameraden dem Fisch- und Krebsenfange in der an seinem Wohnhause vorbeifließenden Birs oblag und Versteinerungen in dem nicht ferne von seiner Heimath gelegenen Petrefakten-Fundorte « Fringeli » aufsuchte. — Diese vielseitigen Streifzüge durch Wald und Feld, über Berg und Thal, stählten seine jugendliche Kraft, schärften seine Beobachtungsgabe und weckten die schlummernden Keime zur Auffassung der wundervollen Natur, die später zur herrlichsten Blüthe wissenschaftlicher Untersuchung sich entfalten sollten.

Nachdem er seinen ersten Unterricht bei Herrn Abbé Rischmann, welcher die gottesdienstlichen Verrichtungen in dem Hause der Familie Gressly besorgte, empfangen hatte, ward seine weitere Erziehung von der für seine höhere Ausbildung besorgten Grossmutter dem Herrn Pfarrer Menteli in Röschenz, nachherigem Dekan von Laufen anvertraut. — Mit acht bis zehn Schülern des Laufenthaltes ward er daselbst während drei Jahren in deutscher Sprache, Geographie, Rechnen und

den Anfangsgründen der lateinischen Sprache unterrichtet. — Schon in dieser Zeit lieferte Gressly einen originellen Aufsatz über das Laufenthal und speziell über die Ortschaft Laufen, welcher die Aufmerksamkeit der Vorgesetzten auf sich zog und in welchem die damaligen Magistraten von Laufen auf eine sehr humoristische Weise behandelt waren.

Mit dem 13. Altersjahre trat Gressly an das Gymnasium von Solothurn, kam daselbst unter die Leitung von Professor Allemann, welcher, entgegen der früheren jesuitischen Erziehung an dieser Anstalt, auch dem Naturstudium grössere Berechtigung unter den Unterrichtsfächern einräumte. — Mit grosser Vorliebe betrieb der durch angeborne Anlagen für diese Richtung bestimmte Gressly die naturwissenschaftlichen Disziplinen und erweiterte seine Kenntnisse nicht nur innerhalb der engen Schranken des Schulzimmers an der Hand von Schubert's Naturgeschichte, sondern auch auf Excursionen, die ihn dem nahen Juragebirge zührten und von denen er mit naturhistorischen Schätzen zurückkehrte. Neben diesen naturwissenschaftlichen Forschungen vernachlässigte er aber auch die klassischen Studien nicht, sondern betrieb mit grossem Erfolge lateinische und griechische Sprache und zeichnete sich aus durch das Verfassen von lateinischen und deutschen Versen, so dass er unter seinen Mitschülern stets einen sehr ehrenvollen Rang einnahm. Für Erlernung fremder Sprachen besass Gressly auch in späteren Jahren noch ein seltenes Talent.

Im Jahre 1831 trat er in die I. Klasse des Lyceums von Luzern ein. An dieser Anstalt herrschte damals ein lebendig wissenschaftlicher Geist. Gressly besuchte bei Pater Girard Philosophie, bei Ineichen Mathematik, E. Kopp Philologie, und Pfyffer Geschichte. Als Lehrer der Naturwissenschaften fungierte der durch seine Naturgeschichte für das Volk bekannte Professor Baumann, ein Schüler Oken's und Schelling's. Gressly hat sich in seinen späteren Tagen oft geäussert, dass er durch die Vorträge und den persönlichen Umgang dieses

Lehrers vielseitig für das Naturstudium angeregt und begeistert worden sei, doch habe er sich nie mit der damals herrschenden naturphilosophischen Richtung befreunden können. Als die Ferien während der Osterzeit eintraten, lockte ihn die Liebe zu der Gebirgswelt in das nahe Unterwaldnerland und führte ihn über verschiedene Alpenpässe bis zum Gebirgsstocke des Gotthards, von wo er an naturhistorischen Beobachtungen reich, aber in seiner äusseren Erscheinung sehr verwildert, zurückkehrte. Weder in der Jugend noch im Alter hat Gressly viel Sorgfalt auf das Aeussere verwendet.

In Luzern verweilte er nur ein Jahr, und um den freien Hauch wieder zu ersticken, den er in der frischen geistigen Atmosphäre eingeathmet hatte, ward er der Obhut der Jesuiten in Freiburg anvertraut ; daselbst machte seine geistige Entwicklung nicht viele Fortschritte und er bedauerte in seinem späteren Leben oft, dass er ein Jahr in einer Anstalt zubringen musste, deren Geistesrichtung seinen Lebensanschauungen und Grundsätzen nicht zusagte.

Als er sich zur Wahl des Berufes entscheiden musste, wandte er sich gemäss seiner wissenschaftlichen Neigung dem Studium der Medizin zu und begab sich auf die Universität Strassburg. Neben den anatomischen und physiologischen Collegien vergass er aber die weitere Ausbildung in seinen Lieblingsfächern nicht. Professor Volz und Thirria wurden bald auf die entschiedenen Anlagen des talentvollen jungen Geologen aufmerksam und sie zogen ihn zu ihren wissenschaftlichen Zusammenkünften bei. Hier schloss er auch mit Jules Thurmann innige Freundschaft, und im Kreise dieser gleichgesinnten Männer erwachte das wahre Lebenselement unseres Gressly. An der Hand dieser kundigen Führer wurden Excursionen an die berühmten Petrefakten-Fundorte des Elsasses gemacht und die gewonnene Ausbeute bei den ausgedehnten Hilfsmitteln verarbeitet, welche den Männern zu Gebote standen, die damals an der Spitze der wissenschaftlichen

Bestrebungen von Strassburg sich befanden. Durch diese Lieblingsstudien ward Gressly von seinen medizinischen Studien soweit abgezogen, dass er sich von nun an ganz der Geologie zu widmen anfieng.

In seine Heimath zurückgekehrt, begann er mit wissenschaftlichem Eifer die Gebirgszüge des Jura zu durchstreifen und sammelte unermüdlich Versteinerungen zu Berg und Thal, die er in einer Collection im Vaterhause auf der Schmelze systematisch zusammenstellte. Seine Streifzüge führten ihn oft auch zu dem Freunde Thurmann in Pruntrutt, mit dem er sich über neue Untersuchungen besprechen konnte und der ihn mit Rath und That wie ein väterlicher Freund stets fort unterstützte. Durch die interessanten Funde ward Gressly's Name auch in weiteren Kreisen bekannt und als Agassiz bei einem Besuche auf der Schmelze das reichhaltige Material sah, machte er ihm den Vorschlag, nach Neuenburg zu kommen. Das Anerbieten wurde von Gressly angenommen und er siedelte im Jahre 1839 nach Neuenburg über, wo er mit E. Desor und Carl Vogt bekannt wurde und sich innig an diese Freunde anschloss.

Während seines Aufenthaltes in Neuenburg publizierte Agassiz die Monographie der Myaceen, wozu von Gressly das meiste werthvolle und grösstentheils neue Material geliefert wurde. In Anerkennung von dessen Verdiensten widmete ihm der Verfasser das neue Genus « *Gresslya*. »

Zu dieser Zeit schrieb Gressly auch sein Werk: « *Observations géologiques sur le Jura soleurois*, » welches in drei verschiedenen Bänden der Denkschriften von der schweizerischen naturforschenden Gesellschaft erschien. — Dasselbe schliesst sich enge an die Arbeit von Thurmann: « *les soulèvements jurassiques*, » an, enthält aber auch viele neue Gesichtspunkte. Die Theorie der Faciesbildung wird zum ersten Male darin mit grosser Klarheit entwickelt und mit vielen Beispielen belegt; die Verzweigung der jurassischen Ketten von ihrem

Hauptstamme aus wird übersichtlich dargestellt; auch die geognostischen Verhältnisse der Bohnerzbildung nebst der Hypothese über ihre Entstehung bilden in diesem Werke ein werthvolles Capitel.

Sowohl die übermässig geistigen Anstrengungen, die unregelmässige Lebensweise, als auch unangenehme Lebenserfahrungen brachten bei Gressly eine Geistesstörung hervor, die sich unter der umsichtigen Behandlung von Dr Hagenbach in Basel nach einiger Zeit wieder verlor. Von seinen Freunden in Solothurn aufgemuntert, stellte er seine im Jura aufgefundenen petrefaktologischen Schätze in einem Zimmer der Cantonsschule auf und überliess diese systematisch geordnete Sammlung dem jeweiligen Lehrer zur Benutzung beim naturhistorischen Unterrichte. Nach diesem Zeitpunkte hielt er sich abwechselnd in Pruntrutt, Laufen, Rheinfelden und Solothurn auf und setzte seine Untersuchungen sowohl in wissenschaftlicher als praktischer Hinsicht fort. Er wurde zu Rathe gezogen bei den Salzbohrversuchen in Rheinfelden und Kienberg, bei der Exploitation der Braunkohle von Blappbach bei Trubschachen im Emmenthal und bei zahlreichen Nachgrabungen von Quellwasser. Bei seinen geognostischen Untersuchungen in Baselland entdeckte er in der Keuperformation vom Schöenthal die Knochen eines riesigen Saurier's, der vom Prof. Rütimeyer « Gresslyosauros ingens » benannt wurde.

Wenn Gressly während der Winterszeit von seinen Wanderungen ausruhte, fand er gastfreundliche Aufnahme im Hause von E. Desor in Neuenburg, der ihn zu regelmässiger Beschäftigung anleitete und den etwas verwilderten Sohn der Berge zu den gesitteten Formen zurückführte. Gressly wusste die wohlgemeinten Räthe seines Mentor's gut zu schätzen und hat demselben stets ein dankbares Andenken bewahrt.

Von Neuenburg aus wurde Gressly zur Untersuchung der geognostischen Verhältnisse des Hauensteintunnels berufen. Mit grossem Fleisse prüfte er sowohl die Mächtigkeit als die La-

gerungsverhältnisse der Gebirgsschichten in der Umgebung des Hauensteines und entwarf ein detaillirtes Profil der Ge steinslager, wie dieselben auf der Tunnelsohle auftreten. Die Durchbohrung des Tunnels hat die Richtigkeit dieses projektirten Profiles bis zu zwei Dritteln der Länge aufs genaueste constatirt; nur auf der Nordseite gegen Läufelfingen zeigten sich einige unwesentliche Abweichungen in den Gebirgswindungen, die aber auf den Fortschritt der Tunnelarbeiten keinen Einfluss übten. Mit richtigem Blicke hatte Gressly die vielfach verworfenen und mit zahlreichen Wasseradern durchzogenen Schichten auf der Nordseite erkannt und deutlich in sein Profil eingezeichnet, allein die Oberdirektion kam erst zur Würdigung dieser geognostischen Thatsachen, als die Centralbahn durch bedeutenden Schaden in Nachtheil gekommen war.

Die am Hauenstein gemachten ungünstigen Erfahrungen wurden bei der Anlage des Tunnels von La Chaux-de-Fonds in's Val-de-Ruz zu Nutzen gezogen. Das von Gressly in grossem Massstabe entworfene Profil für das projektirte Tracé hat sich bis auf unbedeutende Abweichungen aufs vollkommenste bestätigt und es muss diese Uebereinstimmung der Theorie mit der Praxis als ein erfreulicher Triumph der Wissenschaft betrachtet werden.

Um von diesen ermüdenden Arbeiten auszuruhen, machte Gressly, unter Leitung seines Freundes Desor, im März 1859 eine Reise nach Cette am Mittelmeere. « Es war mir — so schreibt er in seinen Erinnerungen eines Naturforschers — als ich den zu Senkungen und Falten verschrumpften alten Meeresboden des Jura verliess, recht wunderbar zu Muthe, wie wenn es gälte, die Schwellen zweier Weltalter zu überschreiten, und ich fühlte tief, nichts bleibt beständig unter der Sonne, es wechselt stets das Antlitz der Erde, ein zweideutiges Doppelgesicht, hier jugendlich frisch, voll Lust und That, eine blühende Hebe, dort zur starren Mumie verdorrt, eine widrig zu-

sammengeschmornte Hexe. — Ja, ich befinde mich nun wirklich auf dem Wege, meine biologischen Studien der jurassischen Paläontologie die Taufweihe der heiligen Salzfluth zu geben und den mit Hammer und Meisel den Gesteinsschichten abgetrotzten Mythus der vorweltlichen Lebensverfassungen und Gesetze auf dem Probesteine der gegenwärtigen Erscheinungen des Lebens an den Küsten des Mittelmeeres zu prüfen. »

Die im Album von Combe Varin niedergelegten « Erinnerungen eines Naturforschers aus Südfrankreich » sind ausgezeichnet, rücksichtlich der lebendigen, humoristischen Darstellung als der interessanten Beobachtungen über die Verbreitung der Thiere in verschiedenen Tiefenstufen des Meeres, über das Vorkommen der Littorinen, Balanen, *Mytilus*, Corallinen, über die Lebensweise der Aktinien, Bohrmuscheln, Seeigel und Krabben.

Aber nicht nur die freundlichen Gestade des Mittelmeeres waren sein Reiseziel; er wagte auch einen Besuch in die unwirthlichen Gegenden des nordischen Polarmeeres. Im Jahre 1861 schloss er sich der vom Herrn Dr Berna unternommenen Nordfahrt an in Begleitung von C. Vogt, Haselhorst und A. Herzen, entlang der norwegischen Küste, der Insel Jan Meyen und Island.

Mit welchem heiteren Gemüthe er diese Reise antrat, mag ein Auszug aus einem Briefe beweisen:

« Morgen, Morgen, da geht's in die wogende See. » — Es « wäre mir Solothurner Landratte, die mehr mit bescheidener « Flüssigkeit in Frölicher's Bierbrauerei zu thun gehabt, ganz « bedenklich zu Muthe bei dem Gedanken an die Fluthen der « nordischen Meere, flösste nicht der Schnellsegler « Harald « Harfager, » der für uns eigens ausgerüstet ist, eine volle « Beruhigung ein. Die Einrichtung lässt nichts zu wünschen « übrig. Nur scheue ich die Hängematte, als Repräsentantin « des Schaukelsystems; von dem Mastkorbe bleibe ich weg, « da ich nie ein Schwindler war; nur den Compass will ich

« im Auge behalten und auch nicht für Augenblicke verlieren,  
 « wie Rathsherr Heussler von Basel. — Veränderung ist an-  
 « genehm, sagt ein lateinisches Sprichwort. Damit blicke ich  
 « hauptsächlich auf die Störe, Hay - und Potfische, die fortan  
 « die Stelle der Neuenburger Hechte und Forellen ersetzen  
 « werden und soll namentlich der Häring, dessen eigentliche  
 « Heimath wir durchschiffen, in ungesalzenem Zustande ein  
 « ausgezeichnetes Studium darbieten. Kommen wir dann ans  
 « Nordkap, von wo aus man Europa von einer ganz andern  
 « Seite her sieht, als von der Frohburg bei Olten aus, so werde  
 « ich mich auf Austerbänken, Korallenfelsen und Meeresklip-  
 « pen, wie ein Seelöwe wiegen, mit dem ich dort Bruderschaft  
 « machen werde. »

Die Nordfahrt ging glücklich von statthen und einzelne Szenen derselben wurden von Gressly in Reisebriefen, welche im Feuilleton des *Bund* erschienen, mit der bekannten humoristischen Laune geschildert. — Eine ausführliche, treffliche Darstellung dieser Expedition verdanken wir der gewandten Feder von Professor C. Vogt.

Auf der Rückreise hielt sich Gressly noch einige Zeit auf Dr Berna's Landgute Büdesheim in der Nähe von Frankfurt auf und hatte daselbst glücklichen Erfolg mit dem Aufsuchen von Brunnquellen. Während seines Aufenthaltes daselbst machte er noch einen Ausflug in die Kohlenbergwerke der Pfalz.

Als er nach Hause zurückgekehrt war, warteten auf ihn schon die Studien für das jurassische Eisenbahnnetz. Er entwarf die Tunnelprofile des Monto - und des Gebirgszuges zwischen Dachsfelden und Sonceboz; aber während er mit dem Abschluss dieser verschiedenen Projekte beschäftigt war, zeigte sich bei ihm allmählige Abnahme der Kräfte; es traten wieder die Geistesstörungen auf, die schon in früherer Zeit sein Seelenleben getrübt hatten. Unter der sorgsamen Pflege der Aerzte in der Heilanstalt Waldau bei Bern zeigten sich günstige An-

zeichen einer völligen Herstellung des Kranken, als ein plötzlicher apoplectischer Anfall auf unerwartete Weise den Lebensfaden zerschnitt. — Gressly starb den 13. April 1865. Der ärztliche Befund wies eine ziemlich vorgeschrittene Erweichung der Centraltheile des Gehirnes nach; das letztere zeigte das bedeutende Gewicht von 1410 Grammes.

Auf den Wunsch der Familie ward die Leiche auf dem Friedhofe von St. Niklaus in der Nähe der Steinbrüche von Solothurn beigesetzt, und das zahlreiche Geleite, welches dem Verstorbenen die letzte Ehre erwies, lieferte den besten Beweis von der Achtung, die sich der uneigennützige Forscher bei der Mitwelt zu erwerben wusste. — Dort ruht nun der nimmermüde Wanderer am Fusse des Jura von seinen wissenschaftlichen Excursionen aus neben seinem Freunde, dem bekannten Steinhauermeister Papa Bargetzi und dem originellen Litteraten Charles Shiesfield, und auf seiner Ruhestätte steht die von ihm selbst verfasste Grabschrift eingemeiselt:

Gresslius interiit lapidum consumptus amore  
Undique collectis non fuit hausta fames;  
Ponimus hoc saxum; me hercle, totus opertus  
Gresslius hoc saxo nunc satiatus erit. —

F. L.

---